Paris, 15 mars

BULLETIN DU JOUR

L'AMITIÉ AMÉRICAINE

Une réunion de quatre mille personnes a voté mardi une résolution au Carnegie-Hall, de New-York, proclamant le bon droit des alliés et demandant que la sympathie de l'Amérique pour leur cause se traduise par une coopération effective et directe. Cette première manifestation publique de sentiments, qui s'expriment avec une netteté de plus en plus grande dans la presse des Etats-Unis, s'est produite sous les auspices du comité des droits de l'Amérique. Les Germano-Américains — les traîtd'unionistes, comme on dit de l'autre côté de l'Atlantique — essayèrent de troubler la conférence, mais ils furent vigoureusement expulsés, et l'assemblée a envoyé au président Wilson l'assurance de son concours pour défendre la liberté des citoyens des Etats-Unis, en même temps qu'elle proclamait sa foi dans le triomphe de la justice et sa volonté d'y coopérer.

Les sympathies de la grande majorité des Américains se prononcent plus activement en faveur des alliés à mesure que l'anéantissement de tous les espoirs de l'humanité apparaît davantage comme l'inévitable conséquence d'une victoire germanique. L'agression préméditée, la violation de la neutralité belge, les atrocités méthodiques et la piraterie sous-marine dont toute l'horreur s'est résumée dans la noyade en masse de la *Lusitania*, sont les raisons qui ont déterminé la condamnation de l'Allemagne. Les attentats des Allemands sur le sol même de l'Union, la propagande par le fait succédant à l'entreprise de corruption des agents germanophiles, les intrigues au Mexique et dans l'Amérique centrale pour entraîner les Etats-Unis dans des conflits et paralyser ainsi leur liberté de pensée et d'action ont déchaîné un véritable courant d'indignation. Les Américains ont compris la menace que la réussite du plan germanique représenterait pour leur pays et pour la civilisation.

Les plus pacifiques se rendent compte que les alliés se battent pour la liberté de tous et que la paix allemande ne serait que le prélude de la domination teutonne. Les amitiés traditionnelles de l'Amérique pour la France et pour l'Angleterre se sont doublées de pitié pour les victimes de l'agression allemande et d'admiration pour leur héroïsme. Les préventions de la démocratie transatlantique contre la Russie, déjà atténuées par l'évolution progressive de l'empire des tsars, ont achevé de se dissiper en présence de l'élan patriotique qui dressa toutes les classes de la société russe dans un même geste de défense. Les Allemands, qui depuis quarante-cinq ans préparaient leur attentat, leur sont soudain apparus sous leur vrai jour. Le président Wilson lui-même a demandé au pays de voter des crédits pour renforcer l'armée et la marine, et il a fait à travers les Etats de l'Union une tournée de conférences pour exposer à ses compatriotes la nécessité de mettre l'Amérique en état d'imposer le respect de ses droits et d'arrêter tous les projets d'agression.

Le patriotisme américain a répondu avec empressement à cet appel, et M. Wilson a été amené dans son voyage à hausser progressivement le ton de ses conférences. La sensibilité yankee est très grande. Elle a vibré en face du péril qu'on lui montrait, comme elle s'était émue devant les souffrances des populations envahies de France, de Belgique, de Serbie et d'Arménie. Les dons ont afflué par millions avec une inlassable générosité et le flot ne s'interrompt pas. Mais l'Amérique ne se contente plus de ces secours matériels et moraux. Elle a la notion très juste que ce n'est pas seulement chez elle qu'elle doit s'organiser pour repousser toute agression. Le danger allemand doit être combattu de plus loin, et la meilleure garantie des Etats-Unis est la défaite en Europe du monstre germanique.

Cette évolution des esprits, plus caractérisée dans les Etats de l'est que dans ceux de l'ouest, a ses précurseurs et ses apôtres. Le plus énergique et le plus vigoureux est l'ancien président Roosevelt qui mène la campagne avec une impétuosité de *rough-rider*. Il vient de résumer ses articles et ses conférences dans un volume qu'il a intitulé : « Craignez Dieu et faites votre devoir ». Le colonel Roosevelt ne transige avec aucun des principes dont il s'est fait le défenseur. Il ne conçoit pas qu'une nation ou son gouvernement dévie d'un pouce du droit chemin du devoir qui consiste à faire passer le droit avant tout, quelles qu'en soient les conséquences. M. Roosevelt ne ménage pas les pacifistes à tout prix qui ne voient pas « qu'en cherchant à imposer la paix aux héros qui combattent contre l'infamie allemande, ils travaillent dans l'intérêt des auteurs de cette infamie ». Il s'emporte contre le président Wilson à cause de ses atermoiements : « Parler, écrire des notes et ne pas agir en conformité de ses sentiments lorsque l'occasion se présente, signifient pour la nation la dégradation morale. » Et à cette injonction au chef de l'Etat, l'ancien président ajoute l'expression de son mépris pour les Germano-Américains, et somme ses compatriotes qui ne veulent être ni traîtres à leur patrie ni indignes de leurs traditions nationales, de ne pas se contenter du rôle de spectateurs dans cette lutte sublime. « Si un homme, de propos délibéré, juge qu'il ne s'indignera pas de voir sa femme frappée au visage, qu'il n'essayera pas par la force de sauver sa fille d'un outrage, qu'il désapprouvera l'agent de police qui intervient pour sauver un enfant enlevé par un bandit de la Main Noire, alors cet homme est logique en s'opposant à la guerre », s'écrie l'impétueux champion de l'honneur américain.

Mais ce n'est pas seulement un adversaire politique du président Wilson et peut-être un concurrent de demain, qui s'exprime avec cette violence. Un autre chef du parti républicain, M. Root, exposait des idées analogues devant la convention républicaine de l'Etat de l'Ohio, il y a quatre semaines, et un ami du président Wilson, M. Eliot, ancien président de l'université Harvard, vient de s'exprimer dans le même sens dans un article du *New-York Times*. « Le moyen le plus sûr pour les Américains de se protéger contre une invasion allemande, écrit-il, est de s'allier avec la France et la Grande-Bretagne. » M. Wilson, dont la politique s'applique, dans les circonstances présentes, à suivre d'aussi près que possible l'opinion dominante du pays, trouvera dans ces manifestations un encouragement pour sa fermeté dans la question de l'armement des navires de commerce et une indication pour l'avenir. Les Français constatent de leur côté avec joie et reconnaissance l'amitié de plus en plus agissante que leur témoigne le peuple américain.